

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°55 – février-mars 2015

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES****CHRONIQUE ALLEMANDE**

Novalis profite de la renaissance du romantisme qui fleurit actuellement en Allemagne sous le nom de néo-romantisme. Après avoir été passablement malmené par la jeune-Allemagne et les écrivains réalistes de la tendance nationale-libérale, il trouve beaucoup d'admirateurs parmi nos contemporains. En France, M. Spenlé, professeur à l'université d'Aix, lui a consacré il y a sept ans un livre définitif qui est certainement l'essai le plus approfondi et le plus pénétrant qu'on ait sur le poète¹. En Allemagne on édite de nouveau ses œuvres et, après l'édition capitale de M. Ernest Heilborn qui date de 1901, la belle collection de Richard Bong, *Goldene Klassiker Bibliothek*, vient de consacrer au poète un volume précédé d'une introduction de M. Hermann Friedemann qui est aussi une étude très fine de Novalis, de son œuvre et de son influence². Enfin M. Heilborn, toujours infatigable, a mis au jour dans la *Deutsche Rundschau* des fragments inédits importants de Novalis ainsi que des lettres fort intéressantes qui se rapportent à son roman d'amour avec Sophie de Kühn de 1795 à 1797.

On sait que le poète, ses études terminées, fit un stage dans l'administration à Tennstedt sous la direction de l'inspecteur de district Célestin Just. Dans les environs de la ville vivait, au château de Grüningen, un baron de Kühn dont l'intérieur était des plus vivants et des plus gais. Parmi ses nombreux enfants Novalis remarqua la cadette de ses filles, Sophie, dont il s'éprit dès la première visite et à laquelle, cinq mois après, il se fiançait secrètement. Cet amour ne fut point heureux, car dès la fin de 1795 Sophie, qui était la grâce et l'enjouement personnifiés, s'alitait et dépérissait d'une maladie de langueur [*sic*]. Après deux ans de souffrances elle mourait et Novalis, qui ne se remit jamais de cette perte, vécut dès lors plongé dans sa douleur. C'est cette douleur, on le sait, qui éveilla son génie poétique ; elle mûrit subitement l'adolescent et le rendit homme. M. Ernest Heilborn a caractérisé la

¹ *Novalis*. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne. Paris, Hachette, [1903].

² *Novalis Werke*, in vier Teilen. Herausgegeben mit Einleitungen und Anmerkungen von Hermann Friedemann, Berlin, Bong & Cie.

chose excellemment. « Quand enfin, dit-il, Novalis se dégagea de ce rêve funèbre, un profond changement s'était opéré en lui. L'amour et la douleur avaient fait de lui un poète. »

Cette partie de la vie de Novalis est des moins connues et c'est une chance inespérée qui a mis entre les mains de M. Heilborn des lettres datant de cette époque. Ces lettres sont adressées pour la plupart à Caroline Just, fille adoptive de l'inspecteur Just et amie de la jeune Sophie de Kühn. On suit ainsi pas à pas toutes les phases de la passion de Novalis, de ses souffrances pendant la maladie de son amie, de celles qui suivirent la mort et comment peu à peu cette mort devint l'inspiratrice du poète. De ses grandes douleurs il ne fait point comme Heine de petites chansons, mais au-dessus des contingences terrestres il se bâtit une vie idéale, comme un palais enchanté où dès lors il va habiter. « Croyez bien, écrit-il à sa confidente, que c'est une tâche difficile de se faire à soi-même une destinée idéale. C'est un véritable poème – car le mot signifie à l'origine création – et nous sommes tenus de déployer une énergie exceptionnelle pour réussir à trouver notre pleine satisfaction en nous, pour devenir en état de nous sentir à l'aise dans ce monde des idées qui s'étend au-dessus du monde des sens. »

On comprend tout l'intérêt qu'offrent les confidences de ce poète qui, pour l'intensité de la vie intérieure, n'a d'égaux et de rivaux que Pascal et Mozart. Son art tout en nuances et tout musical suggère plus qu'il ne montre, fait sentir plus qu'il n'exprime. De là le grand charme de sa poésie mystique et nébuleuse. Les écrivains rationalistes pour qui la clarté est la première qualité d'un auteur ne goûtent guère Novalis. Mais n'est-ce pas Doudan³ qui disait : « J'aime autant de grands marais troubles et profonds que ces deux verres d'eau claire que le génie français lance en l'air avec une certaine force, se flattant d'aller aussi haut que la nature des choses. Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses que recèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses dont la liaison vous échappe que tournent les idées claires pour s'étendre, et se développer, et s'élever... »

Il n'y a pas de commentaire plus juste de la poésie de Novalis que ces paroles.

³ [Ximénès Doudan (1800-1872), critique français].

Là où la musique est entièrement unie à la poésie, et est elle-même une poésie ; où les traditions populaires sont encore plus répandues par le chant, les poèmes de longue haleine doivent être bien plus rares et ne pas présenter les qualités qui se rencontrent dans tous les *Lieder* nationaux.

Nous voyons cependant Hardenberg dit Novalis, poète du romantisme, et plus spécialement, du mysticisme, s'élever, dans le roman religieux qu'il nous a donné sur les mineurs (Bergmann), à toute la hauteur d'une conception transcendante, et nous présenter une peinture achevée de son siècle dans cet antagonisme qu'il a si bien peint, d'une imagination qui vagabonde contre un intellectualisme qui opprime. Cette description de la vie intérieure de l'homme dans la nature, cet essai de naturalisme chrétien, que le monde méconnaît et que l'âme adopte avec tant d'enthousiasme, qu'il a développé dans les Disciples à Saïs, la Chrétienté, Henry d'Ofterdingen ; cette alliance, toute de l'âme et de la pensée, de la mélancolie et de la religion, cette insaisissable sympathie entre les choses belles du monde et Dieu, cet avenir qu'il nous révèle d'une foi : « *qui se présentera à nous orpheline, humble et étrangère,* » qui s'insinuera dans les cœurs pour être incessamment aimée et adorée de tous ; tout cela se remarque dans ses ouvrages avec un style qui se ressent de l'empreinte perpétuelle de la pensée sur l'expression, et qui est un nouveau charme pour l'esprit.

Dirai-je aussi les travaux de F. Schlegel, qui a embrassé la conception du catholicisme par l'examen des besoins de son siècle, les travaux non moins méritants [*sic*] de Tieck, qui a travaillé sur les Zagas [*sic*] et les légendes, et dont le nom est grand en Allemagne.

Telle a été la marche scientifique et poétique de la civilisation allemande.

Une nouvelle ère s'est agrandie devant elle. Le patriotisme et la religion, l'amour de Dieu et de la liberté, germent dans son sein ; sa vie est à elle ; elle est belle et pleine de vigueur ; nulle influence étrangère ne pèse sur elle ; l'amélioration sociale s'accroît incessamment, et, guidée par le mysticisme, elle marche à toutes les vertus.

ERNEST FALCONNET (de Lyon).
La France Littéraire, 1832.



**Novalis: Handschrift der Geistlichen Lieder
IV. und XIII.**

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

En voilà assez sur la figure et l'histoire extérieures de Novalis. En ce qui concerne sa structure et sa signification intérieures, dont la compréhension intéresse principalement ici nos lecteurs, nous avons déjà reconnu que nous ne nous flattions pas d'en avoir une idée complète. Le plus léger examen de ses écrits nous indique un esprit d'une profondeur et d'une originalité merveilleuses ; mais en même temps, d'une nature ou d'une constitution si abstruses, si complètement différentes de tout ce que nous avons pu remarquer ou expérimenter nous-même, que pénétrer pleinement son caractère essentiel, à plus forte raison le faire voir nettement, serait une tâche extrêmement difficile. Peut-être même, à l'entreprendre avec les moyens qui nous sont familiers, une tâche impossible : car Novalis appartient à cette catégorie de personnes qui ne reconnaissent point la « méthode syllogistique » comme l'instrument principal de l'investigation de la vérité, ou qui ne se croient pas toujours tenues de s'arrêter court là où sa clarté leur manque. Il y a bon nombre de ses opinions qu'il devrait désespérer de prouver devant la plus patiente Cour de Justice ; heureux même de les voir là sans créance. Il aimait beaucoup et avait assidûment étudié Jacob Bœhme et autres écrivains mystiques ; et il était lui-même, sans qu'il s'en cachât beaucoup, un Mystique en grande partie. Non pas, à vrai dire, ce que nous autres Anglais, en langage courant, nous appelons un Mystique ; c'est-à-dire simplement un homme que nous ne comprenons pas, et que, nous tenant sur nos gardes, nous regarderions volontiers comme un sot. Novalis était un Mystique, ou avait une affinité avec le Mysticisme, au sens primordial et vrai de ce mot, que des exemples éclaircissent quelque peu chez nos propres Théologiens Puritains, et qui aujourd'hui ne comporte point de discrédit en Allemagne, ni, si l'on ne parle pas des gens sans importance, dans tout autre pays. Bien plus, on rappellera des choses qui sont là la gloire du Mysticisme, pris dans ce sens : Le Tasse, comme on le peut constater dans plusieurs de ses écrits en prose, était ouvertement un Mystique ; Dante est regardé comme l'homme principal de cette classe.

Cependant, malgré toute la tolérance et tout le respect dus au Mysticisme de Novalis, cette question se pose encore à nous : Comment le comprendrons-nous, et, en quelque mesure, le représenterons-nous ? Comment cette condition spirituelle, qui, selon son propre dire, est comme la Lumière pure, sans couleur, sans forme, infinie, peut-elle être représentée par de simples

Peintres de Logique [*Logic-Painters*], par de simples Graveurs, pourrions-nous dire, qui, en dehors de la plaque et du burin, produisant une combinaison très limitée de noirs et de blancs, n'ont aucun moyen de représenter quoi que ce soit ? Novalis lui-même a une ligne ou deux, et pas davantage, sur le Mysticisme expressément : « Qu'est-ce que le Mysticisme ? » demande-t-il. « Que voyons-nous qui doit être traité mystiquement ? La Religion, l'Amour, la Nature, la Politique. – Toutes les choses choisies (*alles Auserwählte*) ont un rapport avec le Mysticisme. Si tous les hommes n'étaient qu'un seul couple d'amis, la différence entre le Mysticisme et le Non-Mysticisme cesserait. » Dans cette petite phrase, malheureusement, notre lecteur ne trouve guère d'éclaircissement ; il éprouve plutôt l'impression de regarder des ténèbres visibles. Prions-le, cependant, de ne pas perdre courage dans cette affaire ; et, par-dessus tout, de nous assister de ses efforts les plus bienveillants et les plus confiants : peut-être quelque faible et lointaine idée de ce mystérieux Mysticisme se dégagera-t-elle à la longue pour nous.

Pour nous-même cela illustre quelque peu la nature des opinions de Novalis, quand nous considérons l'état, alors et maintenant, de la science métaphysique allemande en général ; et le fait, plus haut noté, qu'il prit sa première idée de ce sujet dans la *Wissenschaftslehre* de Fichte. Il est vrai, selon la remarque de Tieck, « qu'il cherchait à s'ouvrir un nouveau sentier en Philosophie ; à unir la Philosophie et la Religion » ; et qu'ainsi il divergeait jusqu'à un certain point de son premier éducateur, s'il ne poussait pas plutôt, comme cela lui semblait plus probable, l'enquête scientifique de Fichte jusqu'à ses plus hautes conséquences pratiques. En tous cas, son credo métaphysique, autant qu'il nous est permis de le recueillir dans ses Écrits, apparaît partout dans ses lignes essentielles comme identique au peu que nous pouvons comprendre de Fichte, et pourrait, à vrai dire, avec une sûreté suffisante dans notre propos actuel, se classer sous la rubrique Kantisme, ou métaphysique allemande en général.

Maintenant, sans entrer dans les complications de la Philosophie Allemande, il nous faut seulement appeler ici l'attention sur le caractère de l'Idéalisme qui en est partout le fondement et qui la pénètre de toutes parts. Dans tous les systèmes allemands, depuis l'époque de Kant, c'est un principe fondamental de nier l'existence de la matière ; ou plutôt, dirions-nous, d'y croire dans un sens radicalement différent de celui où le Philosophe Écossais s'efforce de la démontrer, et où le Non-philosophe [*unphilosopher*] Anglais y croit sans démonstration. Pour n'importe lequel de nos lecteurs, qui s'est livré si légèrement que ce soit à la lecture des ouvrages de

métaphysique, cet idéalisme ne sera pas une chose inconcevable. Il est singulier, à vrai dire, comme nous le trouvons largement répandu, et sous de différents aspects, parmi les catégories de gens les plus dissemblables. Notre Évêque Berkeley semble l'avoir adopté pour des motifs religieux : le Père Boscovich⁴ fut amené à un résultat très voisin, dans sa *Theoria Philosophæ Naturalis*, par des considérations purement mathématiques. De l'ancien Pyrrhon, ou du moderne Hume, nous ne parlerons point : mais à l'autre bout de la Terre, comme sir W. Jones⁵ nous l'apprend, une théorie similaire prévaut, de date immémoriale, chez les théologiens de l'Hindoustan. Bien plus, le Professeur Stewart⁶ a exprimé l'opinion que quiconque, à quelque époque de sa vie, n'a point nourri cette théorie peut considérer qu'il n'a pas encore montré d'aptitude à la spéculation métaphysique. Ce n'est pas non plus un argument contre l'Idéaliste, de dire que, puisqu'il nie l'existence absolue de la Matière, il doit en conscience nier son existence relative, et se jeter dans des précipices, et se passer des sabres à travers le corps, en façon de récréation puisque ces choses sont uniquement, comme toutes autres choses matérielles, des fantômes et des ombres, et, par suite, de conséquence nulle. Si un homme, corporellement pris, n'est lui-même qu'un fantôme et une ombre, tout se passera encore de même. Et pourtant là gît le grand triomphe du Dr Reid⁷ sur les Sceptiques, qui, on peut le dire, n'est rien moins qu'un triomphe. Car pour l'argument sur lequel lui et ses disciples insistent de toutes les manières possibles, il revient en somme à cette simple considération, que « les gens, naturellement, et sans raisonnement, croient à l'existence de la Matière », et il paraît n'avoir, philosophiquement parlant, aucune valeur ; bien plus, son introduction en Philosophie peut être considérée comme un acte de suicide de la part de cette science, dont la raison d'être, l'affaire, « interpréter les Apparences », prend fin par là. Il est curieux d'observer, au surplus, combien ces Philosophes du Sens commun, gens qui se vantent principalement de leur irréfragable logique, et montent la garde et la faction, comme si c'était leur métier spécial, contre le « Mysticisme » et les « Théories visionnaires », sont eux-mêmes obligés de baser tout leur système sur le Mysticisme, et sur une Théorie ; sur la Foi, en un mot, et celle-ci d'une espèce très

⁴ [Père Roger Joseph Boscovich, né à Raguse en 1711, mort à Milan, en 1787, jésuite.]

⁵ Jones, William, savant orientaliste, né à Londres, mort à Calcutta, 1746-1794

⁶ Dugald-Stewart, 1753-1828, le célèbre Psychologue écossais.

⁷ On sait que le Dr Reid (1710-1796), chef de l'école de philosophie écossaise, rend, contrairement à ce que font Hume et Berkeley, une existence indépendante à la matière.

compréhensive ; à savoir, la Foi ou bien que les Sens de l'homme sont eux-mêmes Divins, ou bien qu'ils apportent une représentation non seulement probe, mais *littérale*, des œuvres de quelque Divinité. Tant il est vrai que, pour ces gens-là aussi, toute connaissance du visible repose sur la croyance en l'invisible, et en tire sa signification et sa certitude premières !

L'idéaliste, donc, se flatte que sa Philosophie est Transcendantale, qu'elle « s'élève *au delà* des sens » ; ce que fait et doit faire, assure-t-il, *toute* Philosophie proprement dite : et de cette manière, il est conduit à diverses conclusions inattendues.

Pour un Transcendantaliste, la matière a une existence, mais seulement comme Phénomène : si *nous* n'étions pas là, elle ne serait pas là non plus ; elle est une simple Relation, ou plutôt le résultat d'une Relation entre nos Âmes vivantes et la grande Cause Première ; et dépend, quant à ses qualités apparentes, de nos organes corporels et mentaux ; n'ayant elle-même *pas* de qualités intrinsèques ; n'étant, au sens ordinaire de ce mot, Rien. L'arbre est vert et dur, non par sa propre vertu naturelle, mais simplement parce que mon œil et ma main sont faits de manière à discerner telles et telles apparences dans telles et telles conditions. Bien plus, comme pourrait le dire un Idéaliste, même en se basant sur les raisons les plus courantes, ne *doit-il* pas en être ainsi ? Amenez un Être sentant, avec des yeux un peu différents, avec des doigts dix fois plus durs que les miens ; et pour lui cette Chose que j'appelle Arbre sera jaune et molle, aussi sûrement qu'elle est pour moi verte et dure. Faites-lui un tissu nerveux qui soit en tout point *l'inverse* du mien, et ce même Arbre ne sera pas combustible ou producteur de chaleur, mais dissoluble et producteur de froid, non pas haut et convexe, mais profond et concave ; toutes ses propriétés seront simplement l'inverse exact de celles que je lui attribue. En fait, dit Fichte, il n'y a là point d'Arbre ; mais seulement une Manifestation de Puissance de quelque chose qui n'est pas moi. Le même est vrai de la Nature matérielle en général, de tout l'Univers visible, avec tous ses mouvements, accidents, figures et qualités ; tous sont des Impressions produites sur *moi* par quelque chose *différent de moi*. Ceci, supposons-nous, peut être le fondement de ce que Fichte entend par son fameux *Ich* et *Nitch-Ich* (Moi et Non-Moi) ; mots qui, en se logeant (pour nous servir de la phrase d'Hudibras⁸) dans certaines « têtes qui devaient rester dégarnies », produisirent un vain écho, comme d'un Rire, dans l'Appartement vide ; bien que ces mots soient, en eux-mêmes, tout à fait inoffensifs, et puissent représenter le fondement d'une Philosophie métaphysique aussi

⁸ [Poème satirique de Samuel Butler (1620-1680).]

bien que n'importe quels autres mots. Mais de plus, et ce qui est encore plus étrange que cet Idéalisme, suivant ces systèmes kantien, les organes de l'Esprit aussi, ce qu'en appelle l'Entendement, sont d'un caractère non moins arbitraire, et, pour ainsi dire, non moins accidentel que ceux du Corps. Le Temps et l'Espace eux-mêmes sont des entités non pas externes, mais internes : ils n'ont pas d'existence extérieure, il n'y a pas de Temps et pas d'Espace *bors* de l'esprit ; ils sont de simples *formes* de l'être spirituel de l'homme, des *lois* d'après lesquelles sa nature pensante est constituée pour agir. Ceci semble la plus dure conclusion de tout ; mais c'est une conclusion importante chez Kant ; et elle n'est point promulguée comme un dogme ; mais soigneusement déduite, dans sa *Critik der Reinen Vernunft*, avec grande précision et les arguments les plus strictement en forme.

[À suivre]

L'EUROPE ou la Chrétienté

Prose prophétique et mystique⁹.

Tels étaient, traits admirables ; – Les traits essentiels des âges vraiment catholiques, vraiment chrétiens. – Mais l'humanité n'était pas encore mûre – Pour les splendeurs de ce royaume ; – Elle n'y était pas assez préparée. – Ce n'était qu'un naissant amour, – Qui, dans l'agitation de la vie matérielle, – Sommeillait, – Dont le culte était sacrifié à des soucis égoïstes, – Et dont les liens, décriés ensuite comme imposture et superstition, – Et jugés d'après les expériences modernes, – Furent à jamais rejetés par une grosse partie des Européens. – Ce grand schisme, au sein de la Chrétienté, – Suivi de guerres dévastatrices, – Fut une preuve mémorable de l'action nuisible qu'exerce le progrès – En ce qui touche le sens de

⁹ Cet écrit date de 1799 et n'a jamais été traduit en français.

M. Louis Angé a rendu autant que possible le rythme de la phrase originale. C'est pourquoi des tirets et des majuscules scandent ce rythme sans tenir compte du sens comme si on avait affaire à des vers.

l'invisible, – Ou du moins de la temporaire action nuisible –, Exercée par un progrès resté à mi-chemin. – Certes, ce sens immortel ne peut pas périr, – Mais d'autres sens peuvent l'obscurcir, le paralyser, le supplanter.

[Telles furent, admirables, les caractéristiques essentielles des temps de la catholicité vraie, ou véritable chrétienté. Encore l'humanité n'était-elle pas mûrie aux splendeurs de ce règne, ni cultivée assez.

Ce fut un premier amour, tombé sous le faix de la vie utilitaire, qui fut étouffé peu à peu, son souvenir même étant chassé et repoussé par l'égoïsme des préoccupations matérielles ; et ses liens, jugés après coup sur une expérience postérieure, furent décriés comme illusoires et trompeurs, puis rompus à tout jamais par la grande majorité des Européens.

Cette profonde rupture intérieure, marquée et suivie de guerres dévastatrices, c'était un signe évident de la nocivité de la civilisation (*Kultur*) pour le sens des choses invisibles, ou tout au moins d'une temporelle nocivité de cette civilisation à un certain stade. Ce sens de l'invisible, en effet, est immortel et d'autres sens ne le peuvent abolir, mais troubler, offusquer, frapper de paralysie.]¹⁰

Il arrive que le commerce prolongé des hommes entre eux – Amoindrit leur bon naturel, – Diminue leur foi dans leur destinée, – Les habituant à réserver toutes leurs pensées et tous leurs efforts – À l'acquisition du seul bien-être. – Les besoins, et les moyens de les satisfaire, – Deviennent si compliqués, – Et il faut à l'homme cupide tant de temps pour s'assimiler la science de ces moyens – Et pour les employer avec dextérité – Qu'il ne lui reste plus le temps de se recueillir – Dans le secret de son âme – Pour y méditer dévotieusement sur les choses spirituelles.

[Une communauté trop longtemps prolongée entre les hommes atténue et retient leurs élans, use leur foi en la famille humaine, et les accoutume à ne plus tendre tout l'effort de leur pensée et de leur volonté que pour le bien-être matériel ; leurs besoins et les moyens propres à les satisfaire se font de plus en plus complexes ; et l'homme, toujours avide et possessif, prend tellement de son temps pour s'en assimiler la connaissance et la pratique, qu'il ne lui en reste plus pour le silencieux recueillement de soi-même, pour la contemplation attentive de son monde intérieur.]

Dans les cas de collision entre ce monde et l'autre, – L'intérêt immédiat lui paraît plus urgent, – Et c'est ainsi que s'effeuille la fleur de sa jeunesse, – De sa croyance et de son amour, – Faisant place à des fruits plus amers : – Le désir d'avoir et de savoir. –

¹⁰ [En regard de la traduction de Louis Angé, nous reproduisons celle du poète Armel Guerne, publiée dans le volume consacré aux Romantiques allemands (Bibliothèque européenne), paru chez Desclée de Brouwer, en 1963.]

Parvenu à l'arrière-automne, – On se souvient du printemps comme d'un rêve de l'enfance, – Et l'on espère, dans sa simplicité puérile, que les greniers pleins dureront toujours.

– Une certaine solitude paraît être nécessaire – À l'épanouissement des hautes intuitions ; – C'est pourquoi, la fréquentation trop exclusive des hommes. – Étouffe plus d'un germe sacré – Et effarouche les dieux, – Qui fuient le tumulte désordonné des compagnies frivoles – Et le mouvement des agitations mesquines. – Au surplus, puisque nous avons affaire avec des Époques et des Périodes, – Est-ce qu'un jeu changeant d'oscillations et de tendances contraires – N'en est pas un des caractères essentiels ? – N'ont-elles pas comme caractéristique une durée limitée ? – Leur nature n'est-elle pas croissance puis déclin ? – Mais n'en faut-il pas attendre aussi avec certitude – Résurrection et rajeunissement – Sous une forme neuve et verdoyante ? – Une suite d'évolutions progressives, – Allant toujours en s'accroissant – Voilà le sujet de l'Histoire. – Ce qui maintenant n'arrive pas à maturité – Y arrivera lors d'une tentative future, – Ou d'une autre plus lointaine encore. – Rien n'est stérile de ce qu'a marqué le sceau de l'Histoire : – Après des métamorphoses sans nombre, – il en sort, renouvelées sous un aspect nouveau, – Des formes toujours plus parfaites. – Un jour le christianisme était apparu plein d'énergie et de majesté – Et maintenant, jusqu'à l'heure d'une nouvelle Révélation, – régnait sur le monde, – Dans une impuissance et une dérision toujours accrues – Ce qui n'en était que la ruine et la lettre seule. – Une inertie infinie pesait lourdement sur le clergé, – Cette milice amollie par la victoire. – Il était resté assoupi dans le sentiment de son prestige et de ses aises, – Tandis que les laïques – Lui avaient emprunté insensiblement expérience et savoir, – Et qu'ils le devançaient à pas de géant – Dans la voie de la science. – Oubliant, eux, les clercs, quelle était leur expresse mission, – Être les premiers de tous les hommes – Par l'esprit, la sagesse et les lumières – Les basses convoitises leur étaient montées à la tête, – Et la vulgarité comme la petitesse de leur pensée – Étaient rendues encore plus antipathiques – Par leur costume et leur profession. – Le respect et la confiance, – Fondements de leur autorité comme de toute autre, – Se dissipèrent donc peu à peu, – Et ainsi cette milice se trouva sans force. – Quant à la propre suprématie de Rome, – Elle avait implicitement cessé d'exister – Longtemps avant qu'éclatât l'insurrection à main armée. – Ce n'est que par d'habiles mesures, – Qui dès lors ne valaient que pour un temps, – Que le cadavre de l'institution – Se maintenait encore debout, – En se gardant d'une catastrophe trop rapide. – L'abolition du mariage des

prêtres, par exemple, – Rentrât excellemment dans cet ordre d'idées, – Mesure qui, appliquée aussi à un état analogue, – L'état militaire, – Pourrait lui donner une consistance formidable – Et prolonger sa vie encore longtemps. – Quoi de plus naturel qu'à la fin une tête inflammable, – Proclamât la lutte ouverte – Contre la lettre tyrannique de la vieille institution, Et cela avec d'autant plus de succès – Qu'il était lui-même un membre de cette confrérie ?

C'est avec raison que les insurgés se nommèrent Protestants ; – Car ils protestaient solennellement – Contre tout empiétement, dans le domaine de la conscience, – D'une autorité incommode et semblant illégitime. – Ils reprirent provisoirement pour eux-mêmes, – comme n'étant plus exercés par personne, – Les droits implicitement délégués au clergé, – Droit d'examen, de décision et d'élection en matière religieuse. – Et posèrent encore nombre de principes justes, – Introduisirent nombre de choses louables – Et abolirent nombre d'institutions pernicieuses. – Mais ils oublièrent quel allait être le résultat immanquable – De leur façon de procéder, – Séparèrent l'inséparable, – Divisèrent l'Église indivisible, – Et, frères sacrilèges, – Se mirent en dehors de la société universelle des chrétiens, – Par laquelle et au sein de laquelle seulement – Était possible une régénération véritable et durable. – L'état d'anarchie religieuse ne doit être que passager, – Car le fondement indispensable et permanent reste toujours le même : – D'abord, que des hommes se consacrent uniquement – A cette profession auguste, – Et puis que ces hommes soient, en matière religieuse, – Indépendants à l'égard de la puissance temporelle.

L'érection des consistoires, – Le maintien d'une manière de clergé – Ne remédièrent en rien à la situation – Et ne furent qu'un succédané inopérant. – Le malheur fut que les princes étaient intervenus dans ce schisme, – Et beaucoup d'entre eux profitèrent de ces différends – Pour consolider et accroître leur souveraineté – Ainsi que leurs revenus. – Ils se réjouirent d'être émancipés de cette haute influence – Et ils prirent en leurs mains, toujours soucieuses du bonheur de leurs sujets, – La protection et le patronage des nouveaux consistoires. – Ils mirent tout leur zèle à empêcher l'union complète – Des diverses églises protestantes, – De telle sorte que, contrairement à son principe, – La religion fut enfermée dans les limites des États – Et que ce fut l'origine du progressif anéantissement de l'intérêt religieux à figure d'universel. – La religion perdit ainsi la grande action pacifiante – Qu'elle exerçait sur la politique – Et le rôle caractéristique qu'elle jouait comme principe d'union, – Incarné sous l'aspect de la Chrétienté. – La paix

religieuse fut conclue sur des bases tout à fait vicieuses – Et incompatibles avec la religion, – Et l'on vit, par la persistance du soi-disant protestantisme, – Quelque chose d'essentiellement contradictoire : – Un gouvernement révolutionnaire déclaré permanent.

Néanmoins, il s'en faut de beaucoup – Que le protestantisme s'appuie seulement sur une idée pure ; – Luther traita, en outre, le christianisme tout à fait arbitrairement, – Méconnut son esprit – Et institua une autre religion, – Purement littérale, – Celle de la sainte et primordiale autorité de la Bible, – Commettant ainsi la faute de mêler aux choses de la religion – Une science temporelle, – Qui leur est totalement étrangère, – La philologie, – Et dont on ne saurait nier l'influence desséchante – Exercée par elle depuis ce jour. – C'est même un obscur sentiment de cette méprise – Qui chez une grande partie des protestants, – Éleva Luther au rang d'évangéliste – Et canonisa sa traduction de la Bible.

Cette base fut au plus haut point fatale au sentiment religieux, – Car rien n'annihile autant ses élans – Que la lettre morte.

[À suivre]



La Loge Novalis

La Loge Novalis est actuellement un cercle d'initiés dont la démarche spirituelle s'inspire de l'œuvre du poète romantique allemand (1772-1801), en relation avec l'initiation chrétienne.

Ses membres s'inscrivent dans une tradition occidentale dont l'origine remonte à la communauté des disciples de Jean, *le disciple que Jésus aimait*, à Éphèse, dont l'enseignement s'est transmis jusqu'à Novalis lui-même, d'abord à travers quelques organisations initiatiques chrétiennes, jusqu'au quatorzième siècle et, ensuite, de manière occulte par la médiation de quelques « nobles voyageurs » (L'initiation à la Sagesse divine d'un Jacob Bœhme (1575-1624) est bien connue des lecteurs de René Guénon).

Le cas de Novalis n'est pas moins singulier que celui du théosophe de Görlitz, et ce n'est pas sans raison que l'expérience spirituelle du poète romantique allemand a constitué, depuis plus de deux siècles, un appel à s'engager sur le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur. (Il existe des témoignages significatifs de la

dimension initiatique de cette démarche d'intériorité à laquelle se rattachent les membres de la Loge Novalis). Quant à son œuvre, elle contient l'enseignement et les modes de réalisation spirituelle nécessaires à l'accomplissement d'une initiation chrétienne – initiation que chacun de ceux qui appartiennent à la Loge Novalis ont reçu de Novalis, ou plutôt de son *ange*, et cela dès lors qu'un maître spirituel peut avoir quitté la manifestation terrestre et conférer néanmoins, de manière régulière, l'initiation, à la manière dont Mansûr al-Hallâj fut initié par *l'ange* d'al-Bistami, et Ibn Arabî par un mystérieux *Jowenœau*.

C'est ainsi, dans l'intimité de l'Amour qui s'est révélé à eux dans la personne de Novalis, que s'est établie pour les membres de la Loge Novalis leur filiation à cette tradition dont on désignait en Occident les membres sous le nom de *Fidèles d'amour*. (Pour les lecteurs de René Guénon, à nouveau, cette tradition, et tout ce qu'elle recouvre, n'est pas inconnue. Il faut comprendre qu'elle demeure toujours vivante). Mais, c'est également dans la recherche de cette Connaissance à laquelle son œuvre métaphysique les a introduits qu'ils ont suivi l'enseignement de leur maître secret NOVALIS. Il s'agit d'une autre dimension, bien présente au sein de la Loge Novalis, que l'on peut dire de *métaphysique d'intériorité* et qui, historiquement, se rapporte, en Occident, à une lignée spirituelle inaugurée par Maître Eckhart, Jean Tauler, et Rulman Merswin.

Et c'est ainsi que par la médiation de Jacob Bœhme, le dernier des initiés de la tradition chrétienne occidentale, cohabitent au sein de la Loge Novalis, les deux aspects indissociables de l'initiation chrétienne : l'Amour et la Connaissance, selon le vœu de Maître Eckhart. « Au-delà », d'ailleurs, « il n'est aucune œuvre qui tienne devant la présence ineffable de la « pure déité. »

La Loge Novalis rassemble par conséquent dans une même communauté spirituelle ceux qui ont été initiés à la Fidélité d'Amour par le poète romantique allemand et que l'on peut appeler en toute rigueur des Fidèles d'amour – qu'ils soient ou non parvenus à cet état qui forme le terme de leur désir : « La vie parfaite est le ciel » – ainsi que le petit nombre de ceux qui accomplissent leur cheminement initiatique au-delà des théophanies formelles : « Ceux des gnostiques, *écrit Ibn Arabî*, qui sont ancrés dans la connaissance de Dieu ne perçoivent pas les intelligibles dans les formes, ni les formes dans une autre consistance que la leur » (cité par Claude Addas).¹¹

¹¹ Ce texte développe un thème évoqué précédemment dans le numéro 22 (août-septembre 2009) de la *Lettre Novalis*.

Volksbücher.

2.

Herausgegeben von G. C. Warbach.



Alte und neue
Lieder
in
Leid und Lust.

Leipzig, 1838. Bei Otto Wigand.

Ainsi parlait Novalis

Une nouvelle rubrique

Cette nouvelle rubrique est inspirée d'une très-récente collection de la maison d'édition ARFUYEN dont le premier volume consacré à Maître Eckhart¹² réunit quelque deux cents citations sur le thème de la Sagesse recueillies dans l'œuvre du maître spirituel rhénan. Sur ce modèle, il est question de publier, dans la traduction d'Armel Guerne, ou d'autres traducteurs, un choix de citations de Novalis qui se rapportent à son initiation à la Sagesse divine : *Sophia*.

Les citations suivantes sont tirées de la seconde partie inachevée d'*Henri d'Ofterdingen : L'Accomplissement*.

¹² *Ainsi parlait (Sô sprach) Maître Eckhart*, édition bilingue, par Gérard Pfister, Arfuyen, 2015. Un second volume concernera l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila dont on fête cette année le cinquième centenaire de la naissance.

La création vivante, bigarrée, tire sa nourriture des décombres du temps passé. Mais la mort de la Mère est-elle nécessaire à la prospérité des enfants ? Et faut-il que le Père reste seul sur sa tombe, voué aux larmes éternelles ?

Chaque plante, chaque arbre, chaque coteau, chaque mont ou montagne a son horizon spécial, un paysage qui lui est propre, auquel il appartient et dont il dépend, un territoire qui en explique la structure et l'humeur. Il n'y a que l'animal et l'homme qui puissent aller dans toutes les régions, s'accommoder de toutes, qui sont toutes les leurs. Leur ensemble constitue ainsi un vaste paysage mondial, un horizon sans fin.

Les hommes qui ont beaucoup voyagé, les oiseaux migrateurs et les fauves, se distinguent parmi les autres par une intelligence remarquable et toutes sortes de dons particuliers¹³.

L'âme de quelqu'un et le destin de quelqu'un ne sont que deux noms qui désignent la même chose.

Les plantes sont le langage tout immédiat du sol, chaque feuille nouvelle, chaque fleur en elle-même est un certain secret qui veut se dire et qui, n'arrivant pas à trouver le mouvement et les mots de son amour et de son désir, se fait plante muette et en repos.

L'innocent monde des fleurs est la révélation authentique de l'enfance.

L'enfance est, en profondeur, tout à fait proche de la terre, alors que les nuages, au contraire, sont peut-être une apparition de la seconde enfance, de l'enfance sublime, du Paradis retrouvé, – ce pourquoi ils laissent retomber, sur la première, leur rosée bienfaisante.



Sommaire des numéros 49 à 54

Février-mars 2014 – au sommaire du numéro 49 : Document biographique : Albert Garreau, « Novalis », extrait de *La Fleur enchantée*, La Colombe, Paris, 1956. Documents littéraires et témoignages : Beda Allemann, « Le symbole chez les préromantiques allemands » (suite et fin), *Recherches et débats*, décembre 1959. *Chants spirituels* de Novalis, I à IV, première traduction en français, par

¹³ Certaines citations, extraites de leur contexte, peuvent présenter aussi le caractère des fragments philosophiques, fragments qui sont éminemment la marque du génie de Novalis.

Maurice Pujo, *L'Art et la Vie*, 1893. Sommaire des numéros 42 à 48. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

Avril-mai 2014 – au sommaire du numéro 50 (numéro spécial) : Document biographique : Albert Garreau, « Novalis » (suite et fin), extrait de *La Fleur enchantée*, La Colombe, Paris, 1956. Documents littéraires et témoignages : Germaine Claretie, « L'œuvre de Novalis », *Revue mondiale* (ex *Revue des revues*), 15 octobre 1925. *Chants spirituels* de Novalis, V à VII, première traduction en français, par Maurice Pujo, *L'Art et la Vie*, 1893. Tancrède de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

Juin-juillet 2014 – au sommaire du numéro 51 : Document biographique : Marcel Brion, « Novalis ou les amours du poète », *La Revue européenne*, juillet 1927. Documents littéraires et témoignages : Paul Gerardy, « L'œuvre lyrique de Novalis », préface et introduction aux *Hymnes à la Nuit* de Novalis, *La Belgique contemporaine*, décembre 1904. Novalis, *Chants spirituels VII, VIII & IX*, traduction par Maurice Pujo, *L'Art et la Vie*, mars 1893. Publication : A propos d'un article d'Anne Lambrecht sur Novalis et Stifter, *Arabesque*, 2007. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

Août-septembre 2014 – au sommaire du numéro 52 : Document biographique : Marcel Brion, « Novalis ou les amours du poète » (suite et fin), *La Revue européenne*, juillet 1927. Documents littéraires et témoignages : Paul Gerardy, « L'œuvre lyrique de Novalis », traduction des *Hymnes à la Nuit* de Novalis (III & IV), *La Belgique contemporaine*, décembre 1904. Thomas Carlyle, « Novalis », *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Joseph Tissot, « Novalis », *Histoire abrégée de la philosophie*, Paris-Dijon, 1840. Nécrologie de Frédéric Schlegel, 12 janvier 1829. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

Octobre-novembre 2014 – au sommaire du numéro 53 : Document biographique : Frédéric Schlegel, Lettre à Novalis, 7 avril 1797. Documents littéraires et témoignages : Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Novalis, *Hymnes à la nuit, I, III & IV*, traduction par Maurice Pujo, *La Revue jeune*, août 1892. Sybrandi Braak, « Novalis et le symbolisme français », *Neophilologus*, VII, 1922. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

Décembre 2014-janvier 2015 – au sommaire du numéro 54 : Document biographique : Frédéric Schlegel, Lettre à Ludwig Tieck, 8 novembre 1801. Documents littéraires et témoignages : Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909. Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduction par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924. Sybrandi Braak, « Novalis et le symbolisme français » (suite et fin), *Neophilologus*, VII, 1922. NOVALIS 2008 : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-14.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2** : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3** : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4** : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5** : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6** : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8** : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9** : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10** : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11** : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12** : Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13** : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14** : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15** : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16** : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17** : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18** : Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19** : Tédodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20** : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21** : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22** : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23** : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24** : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25** : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27** : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- « Chronique allemande » (extrait), *Bibliothèque universelle et revue suisse*, n°187, juillet 1911.
- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924.
- Jean Moncelon, « La Loge Novalis », décembre 2014.

Ainsi parlait Novalis

- Citation extraites d'*Henri d'Ofterdingen*.

Sommaire des numéros 49 à 54 (février 2014-janvier 2015).

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.

2



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2015